

LITTÉRATURE.

GERMAIN

OU

L'AMI DU TRAVAIL.

Jean était un honnête tailleur du village où je suis né : il était habile, et les meilleures pratiques allaient à lui ; il avait de l'ouvrage toute l'année, et cependant il était toujours dans le besoin, sa famille souffrait et ne vivait que de privations. Il se plaignait un jour au maître d'école de sa position, et disait avec amertume :

— Je travaille avec ardeur, je gagne bien ma vie, l'ouvrage abonde ; d'où vient l'embarras de mes affaires ? pourquoi ne puis-je parvenir à joindre heureusement les 2 bouts de l'année ?

Le maître d'école lui répondit : « Maître Jean, vous avez sans doute quelque mauvaise habitude qui vous mine sourdement et fait des ravages dans votre bourse. Vous aimez beaucoup trop l'eau-de-vie, d'abord.

— Quand je boirais un petit verre le matin avant de me mettre au travail, le mal ne serait pas grand.

— Mais n'interrompez-vous pas plusieurs fois vos occupations pour multiplier les petits verres ?

— Il faut bien convenir que j'en prends un nouveau à midi. Je me procure encore cette petite jouissance dans le courant de l'après-midi, et je juge qu'il est convenable ensuite de se fortifier l'estomac par une goutte avant de me livrer aux douceurs du sommeil.

— Quatre petits verres bien régulièrement chaque jour, mon cher Jean, vous occasionnent par mois une dépense de six francs environ ; c'est quelque chose, ce me semble. Mais vous ne vous contentez pas encore de ces frais quotidiens, vous les augmentez avec la consommation des petits verres que vous offrez aux amis qui se présentent à vous pendant le jour.

— Mais puis-je agir autrement, ne faut-il pas fêter ses amis ?

— Sans doute, mais on peut s'y prendre autrement. On peut se témoigner un attachement mutuel sans pour cela être toujours au cabaret. D'ailleurs c'est moins pour fêter l'amitié que pour satisfaire son intempérance que l'on se conduit ainsi envers le premier venu. Je pourrais, mon cher Jean, vous rappeler une foule d'autres dépenses sourdes qui appauvrissent votre maison et rendent inutiles vos efforts pour élever votre famille. Le dimanche, pourquoi vous voit-on préférer les cartes aux offices du Seigneur ? oublier son Créateur pour le jeu, c'est s'exposer à bien des fautes et à bien des remords. Soyez bon chrétien ; devenez rangé, goûtez le plaisir au sein de vos enfants, évitez le jeu et les petits verres, et vous parviendrez à pouvoir payer exactement votre loyer, et à ramener l'abondance dans votre maison.

Jean, le tailleur, n'était point indocile aux sages remontrances, il avait du jugement, aussi s'empressa-t-il de mettre à profit les avis du maître d'école. Il s'en trouva fort bien, et au bout de l'année, après avoir payé ses dettes et son loyer, il se vit possesseur d'une petite somme d'argent, fruit de ses économies et de sa tempérance. Dès lors tout alla le mieux du monde chez lui. Sa femme et ses enfants furent mieux vêtus, mieux nourris et il devint le plus riche et le plus heureux tailleur qui fût à dix lieues à la ronde.

Vous voyez, Messieurs, ajouta Germain en s'adressant à Bernard et à François, vous voyez par cet exemple, qu'il est utile, nécessaire d'éviter ces petits frais, qui peu à peu deviennent considérables et nous empêchent de profiter des fruits de notre travail.

Germain parla longtemps encore et répondit à une foule d'objections que lui adressa Bernard. On se sépara bons amis, et François dit à son compagnon en rentrant au village :

« Que penses-tu de Germain à présent ? »

BERNARD.—Je le regarde comme un jeune homme digne de notre affection. Il vaut mieux que nous tous. Je suis enchanté de lui avoir parlé ; je suis à quoi m'en tenir. Mes préventions contre lui sont détruites, et je me ferai un devoir de détourner plusieurs de mes amis qui jusqu'ici ont vu Germain d'un très-mauvais œil.

FRANÇOIS.—Je t'engage à arrêter les projets pervers de quelques têtes exaltées, car les paroles que tu as prononcées avant l'arrivée de Germain m'ont donné à penser qu'on songeait à le troubler.

BERNARD.—Tu ne te trompes pas. Plusieurs envieux complotent contre lui, et j'ai donné lâchement mon adhésion à leurs mauvais desseins. Heureusement me voilà entièrement changé, et j'espère faire revenir mes amis de leur erreur.

La prospérité de Germain avait en effet, comme nous l'avons déjà dit, suscité une foule de jaloux qui ne méditaient rien moins que la ruine de l'établissement naissant du jeune laboureur. Leur nombre diminua peu à peu, grâce aux apologies de Bernard et de François, qui se firent les champions de Germain. Cependant il en resta beaucoup trop pour le malheur de notre héros. Après quatre années de tranquillité, il se vit inquiété chaque jour par ses ennemis. On commença par abattre les fruits d'un petit verger qu'il avait acheté récemment ; l'audace des méchants s'accrut de jour en jour par la patience de Germain, et, par une nuit d'été, quelques jours avant la moisson, on dévasta entièrement ses terres.

Quand il se leva de grand matin, selon son habitude, il ne put s'empêcher de pousser un cri de douleur en voyant ses moissons détruites et sa propriété bouleversée. Mais se résignant bientôt, il fit à Dieu le sacrifice des biens qu'on venait de lui enlever. Les habitants du village qui l'aimaient, le maire et l'adjoint particulièrement, ne virent point avec le même calme que lui le tort qu'on lui avait causé. Leur indignation fut grande, et l'arrestation des coupables fut résolue. Germain ne l'eut pas plutôt appris, qu'il courut chez le maire pour le prier de ne donner aucune suite à cette affaire.

« Il faut un exemple sévère, dit le magistrat. Je ne veux pas qu'on vous pille, qu'on vous ruine impunément.

— Le dommage qui m'a été causé, répondit Germain, n'est pas irréparable ; une récolte perdue ne me ruinera pas. Abandonnez les coupables à leurs remords ; ils déplorent peut-être en ce moment leur conduite envers moi.

— Vous êtes trop bon, Germain, et vous vous en repentirez peut-être ?

— Non, jamais, j'en suis persuadé ; les personnes qui m'ont fait quelque tort ne sont qu'égarées ; un entier oubli de ma part leur fera ouvrir les yeux. Je suis sûr qu'un jour elles m'accorderont leur estime et leur amitié.

Le maire n'insista pas, et les coupables ne furent point recherchés. La générosité de Germain fit grand bruit, et chacun s'empressa de lui témoigner l'attachement le plus sincère. Ses ennemis ne tardèrent pas à rougir de leur conduite criminelle. L'indulgence de Germain les toucha vivement, et, s'étant réunis, ils convinrent de réparer sans tarder les dégâts qu'ils avaient causés. Un jour, avant l'aurore, ils se présentèrent à la porte de la chaumière du jeune laboureur, et, lorsqu'ils eurent été introduits, l'un d'eux prit la parole, et dit à Germain :

« Vous voyez devant vous ceux qui ont dévasté vos terres. Ils ont obéi à un sentiment de jalousie qu'ils ont pour toujours éloigné de leur cœur : votre conduite généreuse à leur égard les a pénétrés de la plus vive reconnaissance, et les a engagés